

OLGA YAMÉOGO

P O R T F O L I O

Olga Yaméogo, artiste autodidacte née en 1966 à Ouagadougou, Burkina Faso, vit et travaille à Toulouse depuis 1982. Son travail puise dans la richesse de ses racines franco-burkinabè, qu'elle explore à travers un métissage identitaire profondément ancré dans son parcours personnel. Pendant des années, elle crée en silence, façonnant son univers artistique comme un moyen de construction personnelle et d'affirmation. Ce n'est qu'à la fin des années 1990 qu'elle ose partager ses œuvres, marquant ainsi une étape décisive dans son cheminement.

Convaincue dès son plus jeune âge du pouvoir libérateur de l'art, Olga commence son parcours artistique dans le domaine de l'art-thérapie avant de se tourner pleinement vers une pratique plastique. Sa quête de liberté, omniprésente dans sa démarche, se reflète dans ses peintures où les thèmes de l'identité, du déracinement et des relations humaines occupent une place centrale.

Olga Yaméogo s'emploie à transformer la perception souvent négative des migrations. À travers son travail, elle redonne une identité et une humanité aux figures de l'exil, tout en conférant à leurs histoires une portée universelle. Son art, chargé de symbolisme, explore la complexité des appartenances culturelles et des trajectoires personnelles, invitant le spectateur à repenser les notions d'altérité et de mémoire collective.



ON SE TIENT BIEN !, 2025
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
130 x 97 cm



Née en 1966. Vit et travaille à Toulouse.

Expositions personnelles

2024

“Filiations”, Gallery Brulhart, Genève, Suisse

Expositions collectives

2025

«Elle x Artcurial - 80 ans d'engagement pour les femmes»,

2024

“Au pays des hommes intègres”, Galerie Christophe Person, Paris, France

2023

Galerie 110 Véronique Rieffel, Paris, France

2022

Espace Cadjinol Station, off Biennale Dakar, Dakar, Sénégal

2021

AKAA, Paris, France

Wekré Art Fair, Ouagadougou, Burkina Faso

2020

AWA / African Women Artists, Art-Z, Paris, France

2018

“Paroles indigo”, Espace Van Gogh, Arles, France

2015

“L'Art pour la paix”, UNESCO, Paris, France

2012

“Art en vrac”, Salies-de-Béarn, France

“Paroles indigo”, Espace Van Gogh, Arles, France

2008

Prix Senghor, Musée de la poste et Musée du Montparnasse, Paris, France

2004

Musée des Arts derniers, Paris, France

2003

Festival Africajar, Paris, France

1999

Espace Saint-Jérôme, Toulouse, France

Résidences / Residences (sélection)

2025

Pic/Mol, Bruxelles, Belgique

2024

Océan Savane, Saint-Louis, Sénégal

2023

025/245/Pic/Mol, Bruxelles, Belgique

2022

Villa Ndar Institut Français, Saint-Louis, Sénégal

La cocoteraie des arts, Mondoukou, Côte d'Ivoire



LA GO QUALITÉ, 2023
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
92 x 73 cm

«J'ai besoin
d'aventure.
J'ai du mal à
me restreindre.
Quand je peins,
je jette
beaucoup, je
danse, je
chante»



Vue de l'atelier de Olga Yaméogo
©Nicolas Michel



ELIE ET LES FILLES, 2023
 Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
 150 x 150 cm



FILIATION II, 2023
 Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
 80 x 80 cm



CARESSER LA LUMIÈRE, 2024
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
80 x 80 cm



LA FÊTE, 2025
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
150 x 150 cm



C'EST MOI TOUTE SEULE, 2021
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
100 x 10 cm



COMME SUR UNE ÎLE, 2025
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
150 x 150 cm



AMBIANCE FACILE, 2025
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
116 x 89 cm



LES MARMAILLES, 2025
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
100 x 73 cm



FILIATION I, 2021
 Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
 130 x 90 cm



PRENDRE PLACE, 2025
 Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
 195 x 100 cm



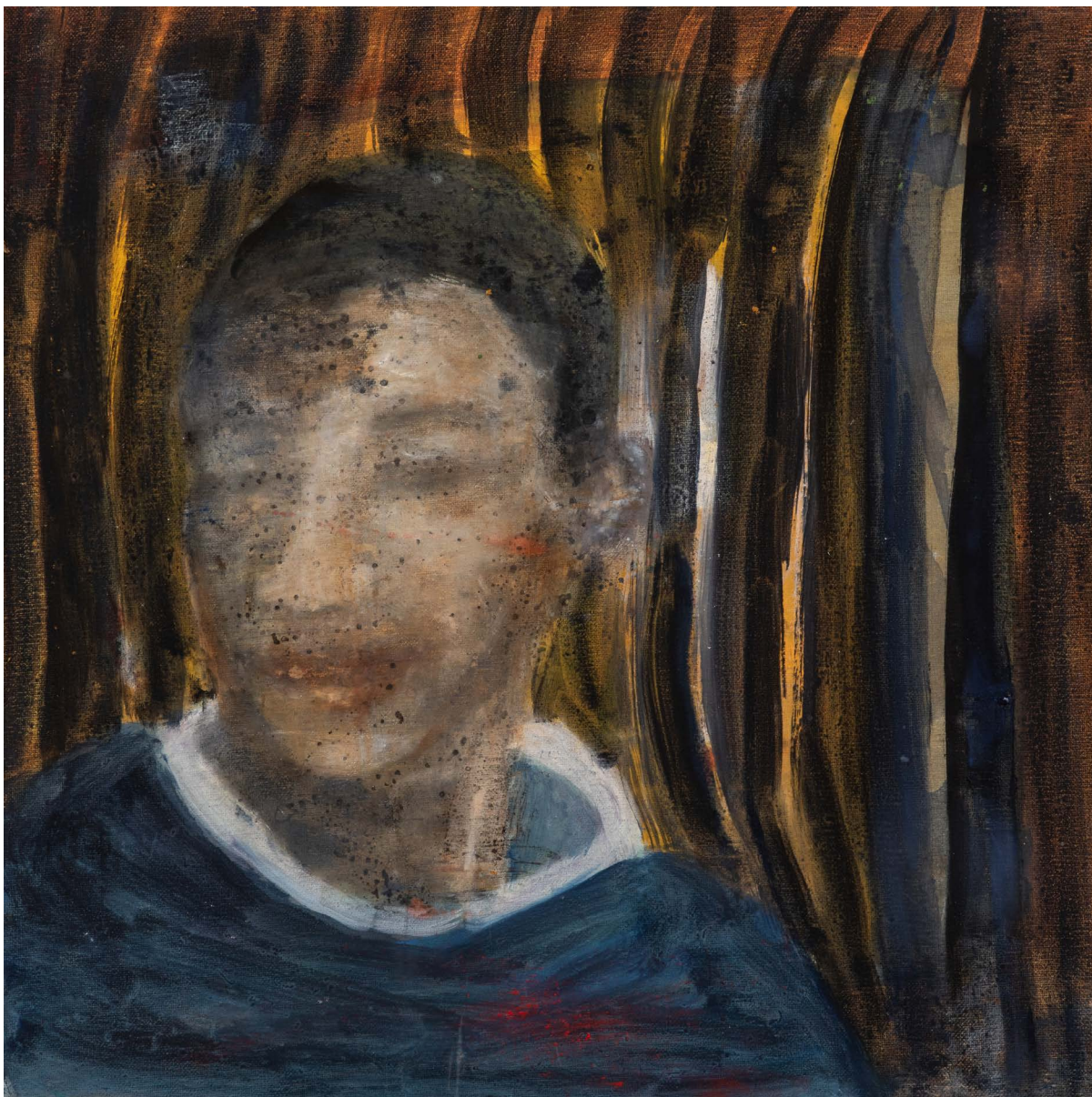
OUAGA EST DOUX, 2025
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
200 x 300 cm



SANS TITRE, 2024
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
150 x 196 cm



ROSE, 2024
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
97 x 130 cm



SANS TITRE, 2024
 Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
 50 x 50 cm



SANS TITRE, 2024
 Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
 50 x 50 cm



LA RENCONTRE, 2025
 Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
 80 x 80 cm



SANS TITRE, 2024
 Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
 90 x 90 cm

ENTRETIEN AVEC

NICOLAS MICHEL

Dans le ciel au-dessus de Koulouba, quartier de Ouagadougou, les lourds nuages viennent de crever. La pluie s'abat sur la terre rouge, d'abord en gouttes éparses, puis en un déluge vivifiant. Olga est la première dehors, bientôt suivie par ses sœurs. Elle court, elle danse, elle saute dans les flaques. Les éclaboussures de latérite tachent ses habits d'ocre et de sang. Elle rit. Pour sûr, cette incartade aux règles lui vaudra un bon sermon de sa mère. Peu importe, son corps accueille la saison des pluies, elle valse avec toute l'énergie de ses jeunes années et rien ne peut arrêter la petite casse-cou que personne ne parvient jamais à attraper.

Aujourd'hui, l'enfance et les années 1970 au Burkina Faso sont bien loin. Dans le temps comme dans la l'espace. Mais la petite-fille qui dansait sous la pluie est toujours là. A 59 ans et à 3500 kilomètres de Ouagadougou, Olga Yaméogo se donne à la peinture comme elle s'abandonnait autrefois à la pluie. Sur la toile posée à même le sol, dans son atelier, des éclaboussures brunes, des coulures, des

giclures, des gouttes tachent la robe d'une mère qui avance d'un pas décidé, suivie de ses trois enfants. L'oeuvre n'est pas encore terminée, elle ne le sera qu'au moment où viendra l'accalmie. « Il y a des toiles qui peuvent me prendre trois mois, confie l'artiste. Je m'arrête quand arrive une sorte de paix intérieure. J'ai appris à peindre toute seule. C'est assez archaïque comme sentiment. C'est ce que je ressens. »

L'atelier d'Olga Yaméogo se trouve dans sa vaste maison de Haute-Garonne, entre Toulouse et Montauban, où passent sans cesse enfants, petits-enfants, famille et amis. Tubes de peintures, pinceaux, toiles et sculptures, vue panoramique sur le jardin et la forêt. Et de temps en temps le chat qui pointe le bout de son nez. C'est là que la peintre, par ailleurs éducatrice spécialisée et art-thérapeute, réalise ses œuvres colorées et vivantes. « Quand j'ai une idée en tête, je commence la plupart du temps par un croquis dans mon petit carnet, dit-elle. Pas tout le temps. Ensuite je reprends à grands traits sur la toile et

alors arrivent les couleurs et la matière. Je travaille avec des pigments que je rapporte du marché de Ouagadougou, avec d'autres d'origine indienne que l'on m'a offerts. J'utilise la peinture acrylique, l'encre de Chine et la peinture à l'huile. Je travaille couche après couche avec des teintes très liquides. Ça coule souvent et pour contrôler ces coulures, je mets parfois le tableau au sol afin d'empêcher le ruissellement. Les pigments sont très puissants et il faut beaucoup d'eau pour les maîtriser et leur permettre de remonter par transparence. »

Dripping ? Action painting ? Olga Yaméogo n'emploie jamais les termes, peut-être parce qu'ils appartiennent à une histoire de l'art sacralisée qui mettrait trop à distance la petite fille qui jouait

avec la pluie. Pourtant, son corps tout entier est emporté par la peinture quand elle affronte, caresse, cajole, ensorcele la toile tendue sur son cadre de bois. « J'ai besoin d'aventure, confie-t-elle. J'ai du mal à me restreindre. Quand je peins,

je jette beaucoup, je danse, je chante... Quand je doute, je m'insulte, et parfois je me lance des compliments. J'entre dans un autre monde. C'est pour cela que les petites toiles me demandent une énergie folle : je ne peux pas me permettre de grands gestes. » Et d'ajouter : « J'ai longtemps pratiqué l'art thérapie avec la peinture et avec la danse auprès d'enfants handicapés, parfois psychotiques ou atteints de syndrômes autistiques. »

L'énergie du geste – pas seulement celle du bras tenant le pinceau, mais celle du corps tout entier emporté par la danse – confère aux toiles d'Olga Yaméogo la palpitation vitale qui les fait vibrer. Pas de mouvements brusques ou de corps contorsionnés, en fuite, en chute, mais des hommes et des femmes qui avancent, se croisent, se frôlent, se touchent. Jamais les visages ne sont figés comme ils le seraient par une photographie, cette mort sur papier glacé qui rigidifie les traits, fige le regard, pétrifie les lèvres. Comme l'écrivait la conservatrice Rosie Cook lors de l'exposition Filiactions (Gallery



Bruhlart) : « Les portraits de Yaméogo ne sont pas des cartes d'identité mais des palimpsestes, où l'artiste pose par surimpression les multiples expériences vécues ».

Les visages de ceux et celles qui apparaissent dans les toiles de l'artiste sont simultanément dans l'instant d'avant, dans le présent et dans le moment d'après. Ils ne sont pas flous, comme un regard superficiel pourrait le laisser croire, ils vivent. Ils arrivent, ils passent, ils repartent. Un effet rendu possible par l'utilisation habile, entre autres, des pigments blancs. « Il y a chez moi une volonté de jouer du contraste, d'amener une mise en lumière pour faire ressortir ce que j'ai vu de plus intense chez l'autre. L'acrylique est intéressante pour appuyer certains mouvements, l'huile apparaît pour la transparence avec, parfois, des teintes qui ne vont pas ensemble. Au début, les visages que je peins sont vraiment nets et je déteste cela, je trouve que je ne suis pas assez bonne technicienne pour faire apparaître la personnalité avec un portrait réaliste. Alors je passe le pinceau pour flouter, et en cachant, je révèle. Les gens, c'est avec le temps qu'on les découvre, c'est en regardant qu'on voit le sourire et les qualités cachées. Ceux que je peins se reconnaissent. »

Si Olga Yaméogo a réalisé de nombreux portraits, ses toiles les plus récentes rassemblent souvent plusieurs personnages en pied qui, la plupart du temps, tout en étant proches, unis, regardent dans des directions différentes. Il faut s'attarder sur les mains dont on ne distingue pas les doigts, sur les pieds qui jouent avec le sol, jamais collés à la terre, toujours dans la marche ou le déplacement. « Je regarde comment tu te tiens, comment tu prends l'espace. Quand les gens sont en mouvement, tu ne vois pas les détails », explique-t-elle. Ce ne

sont pas que les visages qui sont dans l'avant, le maintenant et l'après, ce sont les corps entiers. Qui font un avec les corps des proches, dans un décor réduit à l'essentiel – délavé par la pluie, inondé de lumière et de reflets.

« Le hasard joue son rôle souvent, et je m'approprie ce hasard », ajoute celle qui ne peut pas « passer une journée sans peindre » et qui se réveille parfois la nuit pour aller danser avec ses pigments et cette eau qui leur offre la vie. « Parfois, il n'y a plus rien qui sort et cela peut durer six mois. Dans ces périodes, le travail de recherche me met en mode dépressif ».

Pourtant, pendant des années, Olga Yaméogo n'a pas touché un pinceau. Née en 1966, fille d'une sage-femme métisse et d'un homme politique, elle a perdu son père à l'âge de deux ans et sa mère dix ans plus tard. Ses premiers souvenirs de création impliquent déjà la terre et l'eau : de ses mains, elle modelait des poupées mossi [les Mossis sont le peuple majoritaire au Burkina Faso, NDLA]. « Vers 7 ou 8 ans, j'ai même modelé un village mossi entier, se souvient l'artiste. Il y avait plusieurs maisons, en terre, paille, bouts de bois. » L'enfance, elle l'a vécue dans une forme de double culture qui contenait encore la violence de la colonisation. Peut-être parce que l'un des ascendants était blanc, à la maison les règles étaient en partie calquées sur celle de la bonne société occidentale venue imposer sa loi, sa langue et sa culture sur le royaume mossi à la fin du XIX^{ème} siècle. Dehors, dans le quartier, les traditions étaient différentes et il fallait naviguer entre les deux mondes. Quand elle évoque aujourd'hui ce métissage et ses enjeux, Olga Ouedraogo réaffirme sa volonté de ne pas choisir et souligne à quel point cette vision multiple influence son travail actuel. A Ouagadougou, la jeune fille passe du temps le nez dans les bandes-dessinées –

SANS TITRE, 2024

Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
50 x 50 cm

surtout des « histoires de mecs » comme Akim, Zembla, Rahan – puis dans des romans Harlequin. Elle dessine déjà, mais les feutres sont chers et, avec ses sœurs, c'est plutôt des ciseaux qu'elle joue.

A l'adolescence, c'est physiquement qu'elle a besoin de s'exprimer. « Le corps a pris l'espace, raconte-t-elle. Il me suffisait d'enlever mes lunettes et de ne pas voir les gens pour me laisser aller. » Elle n'a pas vingt ans quand elle s'installe en France, dans les Landes. Et si elle garde dans un coin de sa tête l'idée de peindre, la vie ne lui en laisse guère le temps. Jusqu'au basculement des 30 ans. Doutes, envie de rentrer au Burkina Faso, baccalauréat grâce aux cours du soir, études d'éducatrice spécialisée, formation en art-thérapie... La jeune femme commence à peindre sur des assiettes « Quand je peignais, cela me faisait un bien fou, je pouvais montrer certaines choses, en cacher d'autres... » A cette époque, elle se rend souvent à Ouagadougou, dont elle ramène des pigments et de la matière.

« C'est de l'Afrique que je rapporte alors. J'avais besoin de toucher, de modeler, de travailler. C'était l'Afrique que je pensais chercher, ou peut-être l'enfance. » Si l'idée de rentrer au pays lui passe rapidement, l'envie de peindre la taraude de plus en plus. « Je connaissais des gens qui peignaient, se souvient-elle, et j'ai toujours acheté des livres d'art. Je regardais, mais les matériaux et les produits étaient très chers. Je n'osais pas, j'étais tétanisée, la peinture était très sacralisée. Ma première toile, je l'ai cachée. »

Quand elle se lance enfin, Olga Yaméogo commence par des toiles plutôt abstraites où se signalent, ici et là, des silhouettes humaines simplifiées. « Je me suis mis à faire de la peinture africaine avec des symboles, beaucoup de matière,

des pigments, de la toile de jute... C'est ce à quoi je m'identifiais alors. J'ai fait des expos, je vendais plutôt bien, j'étais exotique et je donnais à voir ce que les gens attendaient d'une peintre africaine. J'étais dans les stéréotypes. » Cette première période créative se poursuit jusqu'au début des années 2000. « C'était plat, cela m'habitait de moins en moins. Peindre, c'est un dialogue entre toi et la matière, et là c'était comme si je soliloquais et qu'il n'y avait pas d'écho. Peu à peu, je me suis dépouillée, j'ai commencé à fluidifier les choses, à accepter de ne pas me conformer à une forme de revendication. Le dépouillement n'est pas le vide, c'est une autre approche, une autre vision de la vie. »

Reste tout de même qu'une certaine revendication politique transparaît des premières séries, moins abstraites, que réalise alors l'artiste. « L'autre France et ses identités plurielles » et surtout « Partir », un ensemble de peintures sur l'immigration, qui offrent une réponse au durcissement des lois françaises et au repli nationaliste. Sur la toile, les corps commencent à s'imposer : des visages apparaissent, plusieurs paires de fesses sculpturales dans une série (« L'autre face du monde ») à la fois abstraite et incarnée, puis des êtres entiers. Avec « Partir » en particulier, Olga Yaméogo répond aux images qui tournent en boucle sur les écrans de télévision, montrant les migrants comme un groupe menaçant et refusant, consciemment ou inconsciemment, de présenter des individus porteurs d'histoires singulières. A sa manière, l'artiste essaie de corriger le tir en accordant à ceux qui ont tout quitté, tout perdu, la grâce d'un regard.

Mais c'est sans doute la pandémie de Covid-19 et la longue période de confinement qui ont poussé Olga Yaméogo vers une expression plus intime, centrée sur sa famille, multiple, recomposée,

métisse. « Ce contact que je crée ou que je recrée entre les personnes, c'est une réponse à cette maladie qui nous a tenus éloignés les uns des autres », soufflette-t-elle. Sans doute est-ce pour cela qu'il y a beaucoup de tendresse dans les toiles qui réunissent ses sœurs, ses enfants, ses petits-enfants, sa mère, son frère... Comme, sur le tableau en cours au sol de son atelier, cette femme – un autoportrait ? – qui avance déterminée, suivie de ses trois enfants, dont un qu'elle tient fermement par le bras, avec la ferme et aimante autorité d'une mère. Dans cette approche intime, dans ce choix de peindre les gens en fonction des rapports qu'elle entretient avec eux, Olga Yaméogo ne restreint pas sa palette à un petit monde qui n'appartiendrait qu'à elle. Elle peuple un village qu'elle a modelé de ses mains, il y a longtemps, avec nos espérances, nos amours, nos amitiés, nos faiblesses d'humains. L'espace d'un instant, nous sommes sa famille.



SANS TITRE, 2021
Pigments, encres, acrylique et huile sur toile
50 x 50 cm

Galerie PERSON

22 rue du Bac
75007, Paris

Rue Émile Claus, 63
1180 Uccle, Bruxelles

Contacts

Christophe Person
Directeur
christophe@christopheperson.com

Dorine Makoundoubou
Responsable de galerie
+33 7 77 92 51 53
galerie@christopheperson.com

Enora Favre
Responsable des foires et des expositions hors les murs
+33 6 98 63 89 94
info@christopheperson.com

Lucie Sanou
Assistante de galerie - Bruxelles
+32 499 53 06 53
brussels@christopheperson.com